

au *Rijksmuseum*, suit la retransmission du mariage princier à la télévision et apprend par cœur la plus ancienne phrase néerlandaise, *hebban olla vogala nestas bigunnan, hinase hic ende thu* (tous les oiseaux ont commencé leur nid excepté toi et moi).

Miliana est amérindienne: elle a grandi jusqu'à l'âge de trois ans dans une tribu autochtone nord-américaine avant d'être adoptée «par les Blancs». Nous n'en saurons pas davantage sur son enfance, si ce n'est qu'elle se souvient de «l'odeur des pinèdes» et qu'elle «préfère oublier le reste». A Amsterdam, Miliana découvre qu'elle est enceinte de l'homme qu'elle vient de quitter. L'intrigue du livre ne sera guère creusée, en dehors de la magnifique apothéose qui vient le clore.

L'originalité de *La Déferlante d'Amsterdam* tient essentiellement à la langue et à la forme. Dans une succession d'esquisses brèves et subtiles, Villemaire campe ses personnages en quelques traits, tout en observant son pays d'accueil: des cyclistes hurlant dans leur téléphone portable, le regard lumineux d'une fillette, dans la rue, une photo de la synagogue portugaise, des graffitis tracés sur un mur du *Vondelpark*: «la réalité est énorme». Villemaire fait avec les mots ce que son personnage, le peintre, fait avec son crayon à papier: observer et croquer, en se focalisant sur les mystères du néerlandais que Villemaire a baptisé «la néerlangue». Qu'est-ce qu'un «séjour à double exposition au soleil»? Que sont les «saints de glace»?

Le principal charme de ce petit roman est qu'il laisse tant de choses à deviner. En fouillant le présent et le passé, Miliana Tremblay développe un sixième sens qui lui permet d'examiner son entourage avec une netteté inhabituelle, détachée. Elle distingue les strates historiques, agitées, de la *Kalverstraat*; elle voit défiler à travers les siècles les innombrables pieds chaussés de cuir de veau des pêcheurs, des tisserands, des marchands; elle entend Van Gogh rentrer chez sa cousine en traînant les pieds et, pour finir, le bruit des pas

des juifs chassés des transports publics durant la guerre. Au plus intime du cœur de l'héroïne de Villemaire, tout est effervescence et tourbillons. C'est cette association, justement, qui appelle le titre, *la déferlante* - annonciatrice de gros temps.

Margot Dijkgraaf

(Tr. I. Longuet)

YOLANDE VILLEMAIRE, *La Déferlante d'Amsterdam*, Le Castor astral, Bordeaux, 2003, 93 p. (ISBN 2 85920 514 4).

(1) www.deusexmachina.be



Une entreprise de démolition:

«Brèche» de Leonard Nolens

Tout le monde n'a pas encore lu Léonard Nolens (°1947) et c'est dommage! Car le monde s'en porterait sans doute beaucoup mieux, débarrassé, au profit d'une lucidité décapante, mais généreuse et stimulante, des faux-nez, faux-semblants, faux-monnayeurs, fantasmes et farces majeures des faux prophètes de la post-modernité d'un siècle récemment défunt et disparu par défaut, puisque dans un poème de la dernière séquence, intitulée en néerlandais «derviche», il est dit (de la vie, de l'avenir, de l'art, du monde, etc...?). «C'est un très beau livre. / Il flambe, conscience pure, / Et jure, captif dans sa masse / De sang, d'espoir et de merde. / ... C'est un très beau livre. / C'est manger, c'est boire, baiser, / Pour elle, pour lui, tous ceux / Qui posent leur regard sur l'aiguiseur.»

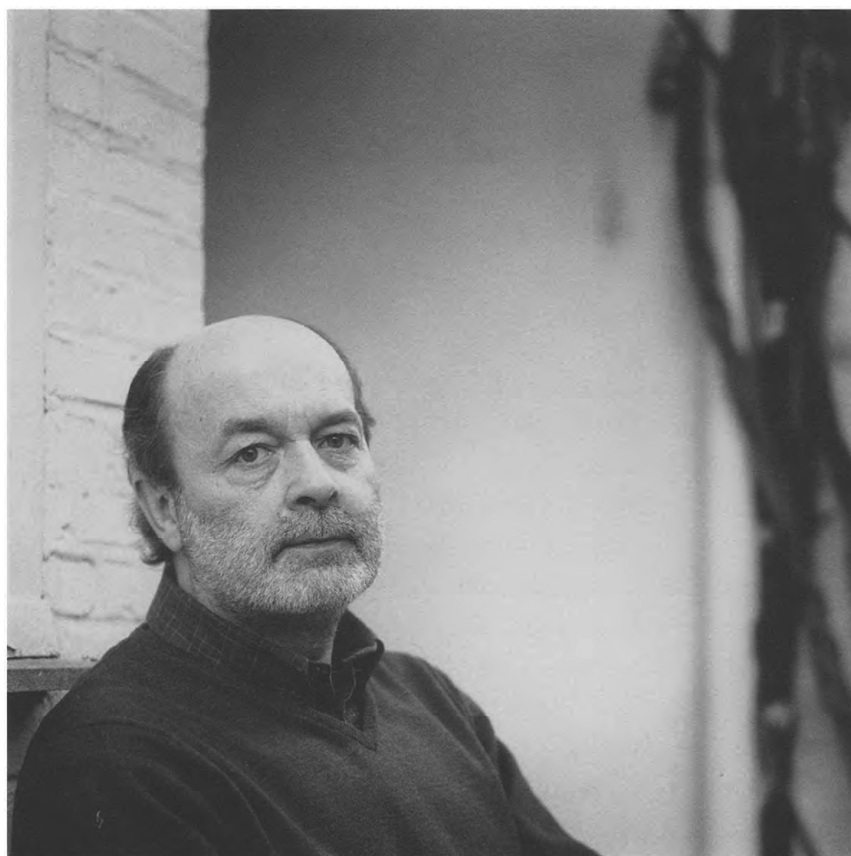
Désormais, tous ceux dont la langue française est une des fenêtres sur le monde, peuvent pénétrer et partager, par quatre moucharabiehs poétiques, l'univers à la fois trouble, mystérieux et chirurgical de Nolens. Mircea Éliade, pour la poésie, parle de «l'état mystique des mots», Blake du «mariage du ciel et de l'enfer», G.M. Hopkins en appelle à «the one rapture of an inspiration», sans parler d'Hadewijch, mystique flamande du XIII^e siècle, ou d'Ezra Pound, car nous en sommes là avec cet auteur qui, comme Joe Bousquet, avance «à travers les ténèbres du beau»...

Il faut rappeler, ici, la réponse de Ghandi à un journaliste qui lui demandait ce qu'il pensait de la civilisation occidentale: «oui, ce serait une bonne

idée». On croit pouvoir prêter à Nolens, écrivant entre les lignes, la même pensée à propos de la poésie! Armand Robin disait déjà «On supprimera l'Amour / Au nom de la Fraternité / Puis on supprimera la fraternité» Nolens se bat pour que cela n'arrive pas, et ses moyens sont ceux d'aujourd'hui, sans cris, sans hurlements, mezza voce, comme on poursuit une équation mathématique, sans en négliger l'humour secret ni les surprenantes conclusions provisoires...

Brèche est construit sur le modèle d'une sonate en

quatre parties: un mouvement moderato cantabile (*en verdwijn met mate* - disparition mesurée (?), sorte de *fading out*); un andante (*voorbijganger* - passant); un adagio (*manieren van leven* - façons de vivre) et un allegro con spirito (*derwisj* - derviche). «J'écris encore nous, si vous permettez, / Je ne puis dire autrement. / Nous ne sommes pas simplement nés après mai quarante-cinq. / Nous ne sommes pas simplement nés. / Nous n'étions pas simples. / Nous n'étions simplement pas.» Nous avons déjà une symphonie dite du Nouveau Monde, nous voici devant les harmoniques contrastées d'un Autre Monde, le nôtre, hic et nunc: celui d'après mai 68, la chute du mur de Berlin, deux grands massacres planétaires, autant de génocides et de guerres criminelles qu'il y a de pouvoir et d'argent à se distribuer, sans oublier ni les bourses assassines ni l'industrie cyniquement suicidaire, au nom du confort consensuel des plus riches... mais aussi celui de la découverte quantique et du dévoilement des galaxies autant que des dessous de la physique ou de la biologie, celui d'une



Leonard Nolens (°1947) (Photo D. Samyn).

nouvelle *Weltanschauung*, une façon radicalement neuve de voir, de concevoir et de vivre l'absence de(s) dieu(x) et la «fin des certitudes». Un nouveau souffle, une respiration différente de la matière, dont l'âme serait la pointe la plus fine et le poème la façon la plus fidèle d'en parler.

La technique et les sciences, le savoir, les savoir-faire et les faire-savoir progressent (au détriment du savoir - se taire) mais l'homme demeure ce qu'il est, de Cro-Magnon à aujourd'hui, dans les questions qu'il se pose: Nolens a su garder en lui l'indispensable part sauvage (le sacré?) de notre nature et le regard déshabillé de notre accès à la complexité. Cela s'appelle l'instinct poétique, le flair lyrique, la danse et la magie des mots, à l'opposé de leur vaine gesticulation pour la messe et le spectacle de leurs détournements et vidanges médiatiques. Le bonheur est toujours une idée neuve et la lecture aussi, quand elle atteint la densité du poème mais méfiez-vous! il n'est pas si facile de prendre son bonheur en patience. «Mandelstam

était notre conscience. / Tsvetaïeva glissa son cou dans la corde / De Staline, le coup de feu / De Maïakovski se dissipa / En millions, Achmatova se drapa en pleurs / Dans des formes de silence à tout casser». C'est là toute l'histoire de l'humanité, et le poème est toujours une cosmogonie... Le cinéma documentaire et la poésie ont ceci en commun qu'on n'en écrit le scénario qu'après, avec la matière qu'on a ou qu'on n'a pas. La réalité crue (dans les deux sens du terme) devient alors du réel, c'est-à-dire ce qui nous constitue, nous et le monde autour de nous. Le monde n'existe que s'il y a un regard pour le contempler et un point d'où on peut le voir: les poèmes de Nolens sont d'excellents observatoires, ce sont, littéralement et littérairement, des machines à fabriquer, à rêver et donc à créer de toutes pièces la part de vie qui nous revient (dans les deux sens du terme encore!). *Brèche* représente donc une entreprise de démolition des murs et des remparts, qui nous rassuraient pour mieux nous aveugler, et un dépucelage ou déniaisement du discours qui nous berce, pour mieux endormir la jouissance et la fruition qui portent en eux l'esprit de révolte et de liberté.

Werner Lambersy

LEONARD NOLENS, *Brèche*, traduit du néerlandais par Marnix Vincent, Le Castor astral, Bordeaux, 2004, version bilingue (ISBN 2 85920 567 5).



Atterri dans la langue néerlandaise sur tapis volant: Hafid Bouazza

La ville marocaine d'Oujda, à la frontière avec l'Algérie, a fait cadeau aux Néerlandais de deux écrivains qui donnent un nouveau souffle aux lettres néerlandaises: Fouad Laroui et Hafid Bouazza, qui tous les deux critiquent dans leur œuvre le manque d'individualisme dans leur pays natal. Laroui et Bouazza vivent à Amsterdam, mais le premier écrit principalement en français, tandis que le deuxième s'exprime en néerlandais. Fouad Laroui a publié en 2001 un essai en néerlandais, *Vreemdeling aangenaam* (Étranger, enchanté) et en 2002 le public néerlandais a pris

connaissance de ses poèmes écrits dans la langue du pays où il s'est installé il y a une dizaine d'années. A la différence de Laroui qui a fréquenté l'école française et pour qui l'arabe dialectal ne fut pas une vraie langue maternelle, Bouazza a fréquenté l'école néerlandaise et a choisi d'étudier les lettres arabes. Le néerlandais est sa langue d'écriture.

Et quel néerlandais splendide et hallucinant! On dirait que Bouazza (°1970) considère la langue néerlandaise comme son butin, à l'instar d'écrivains algériens d'expression française comme Kateb Yacine et Malika Mokeddem qui ont déclaré que le français est leur butin de guerre. Bien sûr, il n'a jamais été question d'une guerre d'indépendance entre le Maroc et les Pays-Bas, mais Bouazza est né au Maroc et est venu à l'âge de sept ans aux Pays-Bas avec sa mère, une Algérienne. Son père y résidait déjà comme travailleur immigré. Dans sa ville natale, Bouazza s'est imprégné des odeurs, des nuits étoilées, des jours très ensoleillés, des herbes, de la flore, de la faune et des mets. Ces détails resurgissent dans son œuvre, qui est très sensuelle et pleine d'érotisme.

Bouazza est un écrivain qui prend ses libertés avec la langue néerlandaise qu'il n'a pas apprise depuis sa tendre enfance. Ce n'est que plus tard que cette langue a fait son entrée dans sa vie et cela doit avoir été un coup de foudre. Depuis, il continue à explorer le néerlandais. Il adore surtout la littérature du Moyen Âge, comme les *Abele Spelen* (quatre pièces de théâtre laïques connues, conservées dans un manuscrit qui date du XIV^e siècle), une prédilection assez curieuse vu qu'aucun Néerlandais ne s'y intéresse, sauf les spécialistes à l'université. Les archaïsmes ont disparu du néerlandais actuel, mais Bouazza les dénicher on ne sait d'où. Sur sa table de travail il doit y avoir un exemplaire de la *Statenvertaling*, la traduction de la Bible en néerlandais du XVII^e siècle. Cette belle traduction est caractérisée par un mélange des dialectes du nord et de la Flandre. Bouazza puise sans aucun doute aussi dans le nouveau *Woordenboek der Nederlandse Taal*